fondée par un moine du nom d'Eustathe, qui proscrivait le mariage.

— Encycl. V. EUSTATHE.

EUSTÉGIE s. f. (eu-sté-jî — du gr. *eu*, bien ; *stegé*, toit). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des cynanchées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. || Syn. de STEGILLE, genre de végétaux cryptogames.

EUSTHÈNE s. m. (eu-stè-ne—du gr. *eusthenês*, robuste). Entom. Genre d'insectes hémiptères hétéroptères, voisin des pentatomes : *Les* EUSTHÈNES *se distinguent par leur tête, coupée presque carrément au bout.* (E. Duponchel.)

EUSTHÉNIE s. f. (eu-sté-nî — du gr. *eu*, bien ; *sthenos*, force). Méd. Etat normal de l'économie.

— Entom. Genre d'insectes névroptères, de la famille des perliens, dont l'espèce type habite l'Australie.

EUSTÉPHIE s. f. (eu-sté-fî — du gr. *eu*, bien ; *stephos*, couronne). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des amaryllidées, tribu des narcissées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique australe.

EUSTICHIE s. f. (eu-sti-kî — du gr. *eu*, bien ; *stichos*, rangée). Bot. Section des phylogonées, genre de saussées.

EUSTIS (William), médecin et homme d'Etat américain, né à Cambridge (Massachusetts) en 1753, mort à Boston en 1825. Il étudia la médecine après avoir pris ses degrés au collége d'Harvard. Pendant toute la durée de la guerre de la révolution, il servit, comme chirurgien, tantôt dans un régiment, tantôt dans un hôpital militaire, et fut, durant quelques années, attaché à celui de West-Point, le quartier général du traître Arnold. De 1800 à 1805, il fut l'un des représentants de l'Etat de Massachusetts au congrès fédéral. En 1809, le président Madison lui confia le portefeuille de la guerre, qu'il conserva trois ans. La capitulation des forces américaines commandées par le général Hull l'obligea à donner sa démission (1812). En 1814, il fut nommé ministre plénipotentiaire en Hollande, et, à son retour, occupa de nouveau un siége au congrès (1820-1823). Dans cette dernière année, il fut élu gouverneur du Massachusetts, charge qu'il occupait au moment de sa mort.

EUSTOCHE s. m. (eu-sto-che — du gr. *eu*, bien ; *steichô*, je vais). Entom. Genre d'insectes hyménoptères térébrants, de la famille des oxyuriens, dont l'espèce type, qui habite l'Angleterre, est remarquable par son agilité.

EUSTOCHIE (sainte), en latin **Julia Eustochium**, vierge chrétienne, née à Rome, d'une famille illustre, vers 365, morte à Bethléem vers 419. Elevée dans la piété par sa mère, sainte Paule, elle fit, dès l'âge de dix-sept ans, vœu de virginité, et se mit, avec sa mère, sous la direction de saint Jérôme, qui rédigea pour elle son traité *De la virginité* (393). La mère et la fille suivirent leur directeur à Bethléem (385), et fondèrent sous ses auspices un monastère, dont Eustochie prit la direction après la mort de sa mère. En 416, ce monastère fut envahi par les pélagiens, que favorisait l'évêque de Jérusalem. Ces hérétiques outragèrent les religieuses et pillèrent le couvent. Eustochie, instruite par saint Jérôme, possédait parfaitement l'hébreu. Sa fête est fixée au 28 septembre.

EUSTRATIUS, prélat et commentateur grec du XIIe siècle. Il devint archevêque de Nicée et passa la plus grande partie de sa vie à Constantinople. Il nous reste de lui deux ouvrages : un *Commentaire sur les* Analytica, et un autre *sur les* Ethica d'Aristote. L'un et l'autre ont été publiés à Venise, le premier en 1534, et le second en 1536. Ces deux ouvrages, souvent cités par les théologiens et les philosophes du moyen âge, furent traduits en latin par Robert de Lincoln.

EUSTRÈPHE s. m. (eu-strè-fe — du gr. *eu*, bien ; *strephô*, je tourne). Bot. Genre d'arbustes volubiles, de la famille des liliacées, tribu des asparagées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

EUSTROPHE s. m. (eu-stro-fe — du gr. *eu*, bien ; *strephô*, je tourne). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des taxicornes, formé aux dépens des nyctophages, et dont l'espèce type habite la France et l'Allemagne.

EUSTYLE s. m. (eu-sti-le — gr. *eustulos*, de *eu*, bien, et de *stulos*, colonne). Archit. Mode d'entre-colonnement dans lequel les colonnes sont espacées de deux diamètres, excepté au milieu de la façade et de la partie postérieure de l'édifice, où l'espacement est de trois diamètres.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, qui habitent l'Amérique centrale.

EUTASSA s. m. (eu-ta-sa — du gr. *eu*, bien ; *tassô*, je range). Bot. Genre d'arbres résineux, formé aux dépens des araucaries.

EUTAW, petite ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Alabama, à 4 kilom. O. de la rivière de Black-Warrior, à 115 kilom. N.-O. de Montgomery, au milieu d'une contrée riche en plantations de coton ; 2,307 hab.

EUTAW SPRINGS, petit cours d'eau des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Caroline du Sud, situé à environ 95 kilom. N.-O. de Charleston, et affluent de la rivière Santee. Ce ruisseau est célèbre, dans les fastes des Etats-Unis, comme ayant été le théâtre d'une des victoires des Américains. C'est sur ses bords que, le 8 septembre 1781, le général Greene, avec 2,000 hommes, attaqua les Anglais, au nombre de 2,000, commandés par le colonel Stuart. Après un court, mais très-vif engagement, les Anglais furent chassés de toutes leurs positions, avec une perte de 133 hommes tués ou blessés et 500 prisonniers. Les pertes des Américains s'élevèrent à 535 tués, blessés et disparus. L'une des morts les plus regrettées fut celle du brave colonel Campbell, qui tomba dès le commencement de l'action, en conduisant une charge à la baïonnette exécutée par les Virginiens.

EUTAXIE s. f. (eu-ta-ksi — du gr. *eu*, bien ; *taxis*, ordre). Méd. Disposition régulière de toutes les parties du corps.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des podalyriées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

EUTÈCHE s. m. (eu-tè-che — du gr. *eutécheos*, bien fortifié). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type habite Madagascar.

EUTECNIUS, médecin et sophiste grec, de au IIIe siècle de notre ère. Il a laissé deux ouvrages d'une grande valeur : *Paraphrase en prose sur les* Ornithiaques *de Dionysius* (Copenhague, 1702, in-8°) ; *Paraphrase sur les thériaques et les alexipharmaques de Nicandre* (Florence, 1764, dans les *Œuvres de Nicandre*, in-8°).

EUTÉLE s. m. (eu-tè-le — du gr. *eutelés*, petit, peu important). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, comprenant deux espèces, qui vivent au Cap de Bonne-Espérance. || Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des lamellicornes, tribu des lamiens, qui habite le Brésil. || Genre d'insectes hyménoptères térébrants, de la famille des chalcidiens, comprenant une trentaine d'espèces, dont plusieurs habitent l'Europe.

EUTÉLIE s. f. (eu-té-lî — du gr. *eutelés*, petit). Bot. Syn. de ROTALE.

EUTÉLOCÈRE s. m. (eu-té-lo-sè-re — du gr. *eutelés*, petit ; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, dont l'espèce type habite San-Luis.

EUTERPE s. f. (eu-tèr-pe — nom d'une muse). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, de la tribu des piérides, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent l'Amérique.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, tribu des arécinées, qui habitent le Brésil. || Syn. d'ARECA, autre genre de palmiers.

EUTERPE, muse de la poésie lyrique et de la musique. Les anciens la représentaient couronnée de fleurs, tenant une flûte double à la main, et entourée d'instruments de musique. V. MUSES.

— Nom de cette muse, en grec *Euterpé*, est formé de *eu*, bien, et *terpein*, réjouir.

— Iconogr. Dans les représentations antiques de cette muse, l'attribut qui la caractérise spécialement est la flûte simple ou double. Beaucoup de statues sont désignées dans les musées comme étant des figures d'Euterpe, mais le plus souvent la flûte qui sert à les distinguer est l'œuvre d'une restauration moderne ; il en est ainsi pour une des plus belles statues baptisées du nom d'Euterpe, celle qui complète, au Vatican, la célèbre suite des Muses trouvées à Tivoli, dans la maison de Cassius. Cette statue, en marbre pentélique, représente une jeune femme assise sur un rocher où elle appuie sa main droite ; la main gauche, qui est moderne, passe sur le genou, tient une flûte ; la tête est antique, mais elle est rapportée, et il n'est pas sûr qu'elle soit celle de la statue ; c'est à la robe, qu'une petite ceinture retient sous les seins et qui laisse les bras à découvert, mais qui enveloppe les hanches et les jambes de plis abondants, que le savant Visconti a cru reconnaître une des chastes sœurs. Le Vatican possède quatre autres statues d'Euterpe : l'une, fort gracieuse et tenant des deux mains la double flûte, provient des fouilles de la Rome antique ; une autre, plus grande que nature, a été découverte dans les ruines du théâtre d'Otricoli. Une belle statue d'*Euterpe*, qui se voyait autrefois dans la célèbre galerie Giustiniani, a été gravée par Bloemaert.

Les modernes se sont généralement conformés à la tradition antique dans la représentation d'Euterpe. Dans un tableau de Lesueur, qui est au Louvre (n° 558), cette muse, assise près de ses sœurs Clio et Thalie, joue de la flûte. Quelques peintres complètent ses attributs en lui plaçant à la main un cahier de musique et en l'entourant de divers instruments. Deux artistes contemporains, M. A. Martin et M. François Moreau ont exposé chacun une statue d'*Euterpe*, le premier en 1855, le deuxième en 1861.

EUTHALIUS, évêque et théologien grec du VIe siècle. Il fut évêque de Sulce, en Egypte. C'est à lui que nous devons la division actuelle en chapitres et en versets des *Actes des apôtres*, des épîtres canoniques et de celles de saint Paul, les arguments des chapitres et la citation des textes auxquels il est fait allusion. Ce travail a été d'une grande utilité à tous ceux qui se sont occupés depuis d'Ecriture sainte, et a été successivement étendu aux autres parties de l'Ecriture. Les écrits d'Euthalius, parmi lesquels on trouve une *Introduction à la Vie de saint Paul*, ont été publiés à Rome (1698, in-4°), dans la *Collectanea monumen. veter. Ecclesiæ græcæ*.

EUTHANASIE s. f. (eu-ta-na-zî — gr. *euthanasia* ; de *eu*, bien, et de *thanatos*, mort). Méd. Mort douce, sans souffrance.

— Philos. Science de rendre la mort douce, d'après F. Bacon.

EUTHARIC CILICAS, père d'Athalaric, roi des Ostrogoths, mort vers 525. Il avait épousé, en 515, Amalasonte, fille de Théodoric. Anastase, empereur d'Orient, qui avait adopté Théodoric, adopta aussi son gendre Eutharic. Justin, successeur d'Anastase, s'associa Eutharic au consulat, en 519, et celui-ci donna à cette occasion de magnifiques fêtes au peuple de Rome, puis à celui de Ravenne. Ce jeune prince, par son caractère et son esprit, était sans doute réservé aux plus hautes destinées, mais il mourut prématurément, avant son beau-père, dont il devait être le successeur.

EUTHÉE s. f. (eu-té—du gr. *eutheia*, droite). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamiés, comprenant une seule espèce.

EUTHÉMONIE s. f. (eu-té-mo-nî — du gr. *euthémon*, bien disposé). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des chélonides.

EUTHYCÈRE s. m. (eu-ti-sè-re — du gr. *euthus*, droit ; *keras*, corne). Entom. Syn. de TETANOCÈRE, genre d'insectes.

EUTHYCRATE, sculpteur grec qui vivait vers l'an 300 av. J.-C. Il était fils de Lysippe et devint son élève le plus distingué. Il imita la manière de son père, mais en la modifiant, en ce sens qu'il sacrifia une partie de la grâce de ce groupe pour donner plus d'énergie et de sévérité dans le dessin. On admirait surtout son *Hercule*, son *Alexandre*, son *Combat de cavalerie*, etc. On citait aussi ses statues de courtisanes. Il eut pour élève Tisicrate de Sicyone, et son fils Arcésilas devint un peintre distingué.

EUTHYDÈME, sophiste grec qui vivait en 425 av. J.-C. Il était originaire de Chios (Scio). Platon en a fait le héros d'un de ses dialogues intitulé *Euthydème*, et lui prête toutes sortes de puériles arguties. Xénophon, qui l'a fait aussi dialoguer avec Socrate, nous apprend qu'il était devenu le disciple assidu de ce philosophe, qui parvint à le corriger d'une ambition et d'un orgueil démesurés.

EUTHYDÈME, roi de Bactriane, né à Magnésie, qui vivait dans la deuxième moitié du IIIe siècle av. J.-C. Pour s'élever jusqu'au trône, il se défit, vers 220, de la famille de Théodote Ier, qui avait usurpé la couronne. On ne connaît guère les détails de son règne. Il paraît toutefois qu'il agrandit ses Etats et établit son royaume sur des bases solides. Antiochus le Grand, après l'avoir battu sur les bords de l'Arius (212), rechercha son amitié, donna une de ses filles à Démétrius, fils d'Euthydème, et reçut de lui des secours lors de son expédition dans les Indes.

EUTHYMANE, géographe marseillais. V. EUTHYMÈNE.

EUTHYME, héros de Locride, fils du fleuve Caecinus. Il se rendit célèbre par sa force extraordinaire et par son habileté dans la lutte. S'étant rendu à Témèses, dont les habitants sacrifiaient chaque année une jeune vierge à leur héros Polytes, il résolut de les délivrer de cet odieux tribut, lutta avec Polytes dans son temple, le vainquit et le jeta à la mer. Devenu vieux, il disparut, dit la Fable, dans le sein du fleuve son père. De son vivant on lui avait élevé des statues.

EUTHYME (saint), dit **le Grand**, archimandrite arménien, né à Mélitène en 377, mort en 473. Il se retira, après avoir été ordonné prêtre, dans une solitude de la Palestine (406), où il fut suivi par un grand nombre de personnes pieuses, qui se mirent sous sa conduite. Devenu archimandrite ou supérieur de plusieurs monastères, il se partagea entre la direction de ces communautés et la prédication de l'Evangile, et parvint à convertir un grand nombre de Sarrasins. Il ramena également à l'orthodoxie catholique l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, qui avait embrassé l'hérésie d'Eutychès. Il est honoré comme un saint, et sa fête se célèbre le 20 janvier.

EUTHYME ZIGABÈNE, théologien byzantin du XIIe siècle. Il était moine à Constantinople et ami intime d'Alexis Comnène. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés ; *Panoplie dogmatique de la foi orthodoxe*, traité précieux à cause des passages des Pères que l'auteur y a entassés, et qui a été traduit en latin et publié à Venise (1555, in-fol.) ; *Commentaire sur l'impie et exécrable secte des messaliniens* (Utrecht, 1696), dans l'*Ictus tiamedicinæ* de Tollius ; *Commentaire sur les quatre Evangiles*, traduit en latin (Louvain, 1544, in-fol.), etc.

EUTHYMÈNE ou **EUTHYMANE**, géographe et navigateur grec, né à Marseille dans le IVe siècle av. J.-C. Il n'est connu que par quelques passages fort courts des écrivains grecs et latins, qui se bornent à citer son opinion sur les inondations de la basse Egypte. Ces inondations seraient produites, selon lui, par les vents étésiens ou alisés, qui élèvent le niveau de la Méditerranée. Ces passages constatent de plus qu'Euthymène avait voyagé sur l'Atlantique et qu'on avait de lui un récit de ses voyages. Du reste, Sénèque l'accuse expressément de mensonge, et il se pourrait bien que son prétendu voyage au delà du détroit de Gadès fût lui-même une de ses inventions.

EUTHYNE s. m. (eu-ti-ne — gr. *euthunês* ; de *euthuné*, reddition de comptes). Hist. gr. Titre de douze magistrats athéniens, que les archontes s'associaient pour la vérification des comptes.

EUTHYNÈVRE s. m. (eu-ti-nè-vre — du gr. *euthus*, droit ; *neuron*, nerf). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, de la famille des tanystomes, dont l'espèce type habite la Belgique.

Euthyphron ou **De la sainteté**, dialogue de Platon. L'importance de ce dialogue n'a pas été mise assez en relief par les commentateurs de Platon, probablement parce que la grande difficulté qu'on éprouve à en dégager l'idée mère et à en faire ressortir la conclusion les a découragés. Et cependant bien compris, il explique parfaitement les points principaux qui ont motivé la condamnation de Socrate. Loin d'atténuer les prétendus torts de son maître, Platon les développe complaisamment. Socrate et Euthyphron, les deux interlocuteurs, se rencontrent au tribunal, l'un venant pour répondre au reproche de chercher à introduire de nouveaux dieux et de mépriser les anciens, l'autre se présentant pour accuser son père d'homicide. Euthyphron est persuadé qu'il fait là une action juste et *sainte*. Socrate, sous prétexte d'examiner la justesse de cette opinion, expose ses principes sur la divinité et porte un coup terrible aux ridicules fondements du paganisme.

Qu'est-ce qu'une action sainte, ou plutôt qu'est-ce que le *saint* ? Telle la question sur laquelle roule toute la discussion, et, comme, d'après les dogmes du paganisme, elle demeure insoluble, on peut aisément en conclure que l'accusation contre Socrate est bâtie sur le sable, et l'échafaudage si péniblement élevé par Anitus et Mélitus facile à renverser. Et cependant, si cette accusation pêchait par la base, au fond elle était juste d'après les lois en vigueur ; car Socrate, avec sa droite et ferme raison, et Platon, avec sa dialectique profonde, attaquaient ce qui soutenaient fortement le paganisme, et jetaient, au nom de la philosophie, les premières bases de cette imaginative religion dont le Christ vint régulariser la culture et recueillir les fruits. Voici par quelle série de raisonnements dialogués Socrate arrive peu à peu à faire abandonner à Euthyphron l'idée même de son parricide légal. Après de sa terrible ironie, en ayant l'air de vouloir s'instruire auprès de lui, il arrive à lui prouver qu'il est, malgré sa sûreté, extrêmement ignorant de ce qu'il croit savoir et qu'il veut professer. Qu'est-ce que le *saint* ? lui demanda-t-il.

— Le *saint*, répond Euthyphron, c'est ce qui plaît aux dieux, est l'impie, par contre-coup, ce qui leur déplaît. — Mais alors, puisque les dieux sont parfois en désaccord, la même chose pouvant leur être en même temps, d'après leurs caractères, agréable ou désagréable, il faut que le saint et l'impie soient la même chose, et alors c'en est fait de la sainteté. — Pas du tout, le saint est ce qui est en même temps agréable à tous les dieux.

— Bien ; mais le saint est-il aimé des dieux, parce qu'il est saint ? ou est-il saint parce qu'il est aimé des dieux ? — Ce n'est pas l'attachement des dieux qui le rend saint ; c'est, au contraire, de sa sainteté que naît l'attachement des dieux, qui n'ont d'affection pour le saint que parce qu'il est saint. — Il s'ensuit alors qu'être saint et être aimable aux dieux sont choses fort différentes ; car, si elles étaient identiques, le saint n'étant aimé que parce qu'il est saint, ce qui est aimable aux dieux serait aimé par sa propre nature, et, comme ce qui est aimable aux dieux n'est aimé d'eux que parce qu'ils l'aiment, on aurait raison de dire que le saint n'est saint que par suite de l'affection des dieux.

Mais, poursuit Euthyphron, le *saint* est sans doute la partie du *juste* qui a trait aux soins que l'homme doit à la divinité, parmi lesquels il faut ranger la prière et le sacrifice, utiles à ceux qui les font. — Alors, répond Socrate, la sainteté est l'art de demander et de donner aux dieux, et devient une espèce de trafic. Or, comme les dieux ne peuvent tirer aucune utilité de nos offrandes, il s'ensuit que la sainteté, n'étant ni ce qui est agréable ni ce qui est utile à la divinité, reste à définir.

Embarrassé dans cet inextricable réseau de raisonnements d'une logique irréfutable, Euthyphron ne se tire pas de la difficulté ; il abandonne la partie, laissant le champ libre à son adversaire. Celui-ci le poursuit dans sa fuite d'un éclat de rire ironique, qui va retentir jusqu'aux oreilles d'Anitus et de Mélitus, qui partagent la déconvenue de leur avocat Euthyphron.

Notre analyse prouve l'importance de ce dialogue, qui ne tend à rien moins qu'à renverser la religion et le culte, tels qu'ils étaient établis chez les païens, et c'est là une tentative que Socrate a payée de sa vie. C'est, pour ainsi dire, un témoignage prématuré en faveur des idées modernes, et, comme Pascal, « nous sommes tout disposés à croire les témoins qui se font égorger, » et surtout, lorsque c'est la force de la vérité et l'amour de la philosophie qui les poussent au sacrifice, plutôt que l'enthousiasme religieux et quelque peu fanatique que, grâce à ses rapports de chaque jour, le Christ pouvait avoir excité chez ses disciples.

Le style de cet ouvrage est admirable, comme tout ce qui sort de la plume de Platon ; il semble plus serré et plus concis que dans les autres dialogues, et, nulle part peut-être, Socrate ne pousse plus loin son ironie de bon goût, qui va même jusqu'à la raillerie.

EUTIN, ville de Prusse, prov. de Holstein, à 13 kilom. de la mer Baltique, à 30 kilom. N. de Lubeck, sur le petit lac de son nom. 3,000 hab. Collége, école industrielle. Fabriques de savon, brasseries, distilleries d'eau-de-vie, fabriques de cuirs, teintureries ; élève de bétail ; commerce de transit pour Lubeck. On y remarque un beau château grand-ducal, dans une île du lac, avec un parc ; la belle église Saint-Michel avec sa flèche élancée, et l'hôtel de ville.

Cette ville a donné son nom à une branche de la maison de Holstein, issue de la branche de Holstein-Gottorp et qui a pour auteur Christian-Auguste, évêque luthérien d'Eutin-beck, fils puîné de Christian-Albert, évêque de Lubeck, et de Frédérique-Amélie de Danemark. Christian-Auguste de Holstein-Eutin naquit en 1701. Albertine-Frédérique Bade-Dourlach, et en eut trois fils : 1° Adolphe-Frédéric, évêque de Lubeck, marié à Louise-Ulrique de Prusse, appelé au trône de Suède en 1751, père des rois Gustave III et Charles XIII, aïeul du roi Gustave IV, qui fut déposé en 1809 (v. SUÈDE) ; 2° Frédéric-Auguste de Holstein-Eutin, évêque de Lubeck après son frère aîné, duc d'Oldenbourg en 1773, marié à Ulrique de Hesse-Cassel, père de Pierre-Frédéric-Guillaume de Holstein-Eutin, duc d'Oldenbourg, mort sans alliance en 1823, laissant le duché d'Oldenbourg à son oncle, Pierre-Frédéric-Louis, troisième fils de Christian-Auguste, dont il a été question plus haut. Le fils de Pierre-Frédéric-Louis d'Oldenbourg mourut en 1829, laissant pour successeur Paul-Frédéric-Auguste, son fils. V. OLDENBOURG.

EUTOCIUS D'ASCALON, géomètre grec, qui vivait au VIe siècle de notre ère. Il a laissé deux *Commentaires* sur Apollonius de Perga et sur Archimède. Le premier a été joint par Halley à l'édition qu'il a donnée des œuvres d'Apollonius ; le second a été publié à Bâle en 1544. Ce dernier offre un intérêt historique considérable, en ce qu'on y trouve des notions exactes sur les procédés en usage dans l'école d'Alexandrie pour les calculs numériques. Eutocius explique longuement les règles relatives à la multiplication et à la division des nombres entiers joints à des fractions simples ; il traite bien aussi des racines carrées, mais sans indiquer pour leur extraction aucune autre méthode que des tâtonnements successifs.

EUTOME s. m. (eu-to-me — du gr. *eu*, bien ; *tomê*, section). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, dont l'espèce type habite l'Australie. || Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des xylophages, tribu des scolytides, comprenant une seule espèce, qui habite la Guyane.

EUTOQUE s. f. (eu-to-ke — du gr. *eutokos*, fécond ; de *eu*, bien, et *tiktô*, j'enfante). Bot. Genre de plantes, de la famille des hydrophyllées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord.

EUTOXE s. m. (eu-to-kse — du gr. *eu*, bien ; *tozon*, arc). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type habite le Brésil.

EUTRACHÈLE s. m. (eu-tra-kè-le — du gr. *eu*, bien ; *trachelos*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type, qui a 0m,09 de longueur, habite Java.

EUTRAPEL, personnage singulier, créé par Horace dans sa dix-huitième épître, et dont le nom rappelle une duperie d'une espèce particulière. Le poète latin se complaisait dans ces créations : il a donné Eutrapel aux Latins, comme Molière a donné M. Dimanche, comme Shakspeare a donné Shylock, personnages dont se sont emparés toutes les littératures. Eutrapel dupe les gens dont il veut se venger en leur faisant un bien apparent :

....Eutrapelus cuicumque nocere volebat
Vestimenta dabat pretiosa. Beatus enim jam
Cum pulchris tunicis, sumat nova consilia et spes,
Dormiet in lucem ; scorto postponet honestum.

Opificum ; nummos alienos poscet ; ad imum
Thrax erit, aut olitoris aget mercede caballum.

« Eutrapel voulait-il nuire à quelqu'un, il lui faisait cadeau d'habits somptueux. Tout heureux dans ses beaux vêtements, se disait-il, mon homme va se croire le favori de la fortune, il aura de nouveaux projets, de nouvelles espérances ; il dormira la grasse matinée ; négligera, pour quelque fille, toute affaire honnête, et ne vivra que d'emprunts. A la fin, il en sera réduit à se faire gladiateur ou à mener au marché le bidet d'un jardinier. »

L'idée est originale, et l'on conçoit qu'entre lettrés elle ait pu prêter à l'allusion et passer dans la langue. Tallemant des Réaux a fait le verbe *eutrapeliser*. Voici l'anecdote : « Mgr l'évêque d'Angers, qui reconnut dans ce voyage que M. le maréchal d'Effiat étoit occupé d'une infinité d'autres soins que de celui de penser à lui faire une plus grande et plus riche fortune, prit la résolution de se retirer tout à fait dans son evêché et de ne revenir plus à Paris que quand des occasions importantes l'y rappelleroient. Exécutant cette résolution, il ramena à Angers M. Costar avec lui, lui disant de M. le maréchal d'Effiat : « Mon ami, il m'*eutrapelise* ; sauvons-nous des artifices de la » cour et allons nous mettre en repos. » Ce bon évêque se jouoit ainsi sur l'histoire d'Eutrapel, d'Horace. » (Tallemant des Réaux, *Vie de Costar.*)

Eutrapel (CONTES ET DISCOURS D'), recueil d'historiettes composé par Noël Du Fail. V. CONTES.

EUTRAPÉLE s. f. (eu-tra-pè-le — du gr. *eutrapelia*, souplesse). Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des trachélides, tribu des lagries, comprenant une dizaine d'espèces, qui habitent le Cap de Bonne-Espérance.

EUTRÈME s. f. (eu-trè-me — du gr. *eu*, bien ; *trêma*, trou). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des camélinées, dont l'espèce type habite le nord de l'Amérique et de l'Asie.

EUTRÉSIS s. f. (eu-tré-ziss — du gr. *eu*, bien ; *trésis*, trou). Entom. Genre de lépidoptères, de la famille des nymphalines, comprenant une seule espèce, qui habite Venezuela.

EUTRIANE s. f. (eu-tri-a-ne — du gr. *eu*, bien ; *triaina*, trident). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des chloridées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent pour la plupart dans l'Amérique tropicale.

EUTRICHE s. f. (eu-tri-che — du gr. *eu*, bien ; *thrix*, chevelure). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des bombyx, et dont l'espèce type habite l'Europe.

EUTROCTE s. m. (eu-tro-kte — du gr. *eu*, bien ; *troktês*, qui ronge). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, formé aux dépens des bombyx, et dont l'espèce type habite l'Europe.

EUTROCTE (saint), martyr, apôtre de la Saintonge, né en Grèce vers l'an 50 de notre ère, mort en 105. Il fut envoyé à Medialatum (Saintes) par le pape saint Clément Ier. Ses efforts furent peu fructueux, et il fut chassé de la ville et forcé de retourner à Rome. Réconforté par le pontife romain, Eutrope reprit le chemin des Gaules en compagnie de saint Denis, évêque de Paris. Ses nouvelles prédications furent plus heureuses. Il convertit un grand nombre de Saintongeois, entre autres la fille du gouverneur de Medialatum. Celui-ci, irrité, chassa sa fille de son palais et livra Eutrope à ses soldats, qui accablèrent le prédicateur d'une grêle de pierres et de coups de bâton. L'Eglise l'honore le 30 avril.

EUTROPE, historien latin, qui vivait dans le IVe siècle de notre ère. Il occupa une place de secrétaire sous Constantin et accompagna Julien dans son expédition de Perse. On ne connaît de lui qu'un abrégé de l'histoire romaine, dédié à Valens, et intitulé : *Breviarium historiæ romanæ*. Il embrasse l'espace de temps compris entre la fondation de la cité et le règne de Jovien. Ce n'est qu'une compilation, mais faite avec beaucoup de soin et de méthode, et qui fut pendant longtemps employée dans les écoles. Le style en est clair et rapide, mais d'une simplicité qui touche à la sécheresse. On signale aussi dans cet ouvrage de graves erreurs et l'omission systématique de ce qui pouvait être défavorable aux Romains. Il a été mis à contribution par saint Jérôme, Cassiodore, Rufus, Orose, etc. Cet abrégé a été publié pour la première fois à Rome (1471). L'une des bonnes éditions est celle de Tzschucke (*Leipzig*, 1804). La traduction française la plus récente est celle de Dubois (Panckoucke, 1843, 2e collect.).

EUTROPE, esclave et eunuque arménien, qui, par ses intrigues, la souplesse de son caractère et de son esprit, parvint à être ministre d'Arcadius. Il naquit dans la première moitié du IVe siècle, dans une des contrées voisines de l'Euphrate, d'un père et d'une mère esclaves. Son maître, pour lui donner plus de prix, le fit mutiler lorsqu'il était encore à la mamelle. Après avoir végété chez différents maîtres dans les plus vils emplois de sa triste condition, il passa au service d'un officier du palais nommé Abundantius, qui s'intéressa à lui et le fit entrer dans les derniers rangs des eunuques palatins. Eutrope ne tarda pas à se tirer de cette basse position ; son intelligence, quelques mots heureux, les dehors d'une piété fervente attirèrent sur lui l'attention de Théodose, qui l'attacha à sa personne et l'employa dans quelques missions difficiles, qu'Eutrope remplit fort habilement. La mort de Théodose, loin de renverser sa fortune, lui donna au contraire un nouvel essor ; il se glissa auprès de son successeur Arcadius, auquel il sut se rendre nécessaire. Pour dominer plus complétement son maître, il lui donna une épouse de sa main (v. EUDOXIE) ; il s'appliqua ensuite à déjouer les projets de Rufin, qu'il ruina dans l'esprit du jeune empereur, contribua à amener sa perte, et ne tarda pas à le remplacer. Trop avisé néanmoins pour changer dès son début la position qui faisait sa force, il continua ses fonctions domestiques plus assidûment que jamais, ne s'attribuant d'autre titre que celui de primicier de la chambre sacrée, ou grand chambellan. Ne s'occupant en apparence que de la sûreté du jeune prince, il sut en réalité l'envelopper et le tenir impuissant dans les replis de ses intrigues. Admis près de lui à toute heure de nuit et de jour, jusque dans l'intimité du gynécée, il sut l'isoler de tout le monde, des grands, de la cour, de ses officiers, et même de sa femme, dont il redoutait l'influence, lui imposer ses avis et dicter ses moindres désirs. Le premier soin d'Eutrope avait été de faire sentir son pouvoir de deux manières : d'abord en confiant les postes les plus élevés de l'empire à ses propres créatures, choisies parmi ce qu'il y avait de plus bas ou parmi les eunuques : ce fut alors une gloire et une faveur que d'être privé de la virilité, et l'on vit les ambitieux se mutiler eux-mêmes dans l'espoir d'arriver plus facilement aux charges et aux honneurs ; ensuite en proscrivant ceux dont il avait à se venger ou dont il convoitait les biens. Sa première victime fut Abundantius, ce même officier qui l'avait fait entrer au palais, et devant lequel il lui fallait rougir de sa condition première. Ce fut ensuite le tour de Timasius, personnage consulaire de la plus haute distinction, dont il se fit adjuger les dépouilles. La femme de ce malheureux s'étant réfugiée dans l'église principale de Constinople et réclamant le privilége du droit d'asile, Eutrope voulut l'en faire arracher ; n'ayant pu y réussir, il rendit une loi qui excepta le crime de lese-majesté de l'inviolabilité du sanctuaire : il se souleva contre à Chypre sans résistance ; celui qui avait violé tant de serments au temps de sa grandeur s'abandonna à ces vaines promesses comme un enfant. Mais tant que l'ancien ministre restait en vie, le pouvoir d'Eudoxie n'était pas assuré, et la haine de ses ennemis n'était pas satisfaite ; on représentait à l'empereur qu'Eutrope s'était rendu coupable d'attentat envers lui ; que la vie avait été garantie au prévenu contumace menace de la haine populaire, mais non au criminel de lese-majesté : ces subtilités triomphèrent des scrupules d'Arcadius ; un second navire alla chercher Eutrope dans son île et le ramena à Chalcédoine, où il fut décapité. Ainsi finit cet homme que sa naissance avait destiné à végéter toute sa vie obscurément dans la société, et auquel le caprice et l'ambition d'un despotisme permirent de s'élever au premier rang et d'exercer la plus fâcheuse influence sur les destinées de l'empire d'Orient.

Eutrope (HOMÉLIE POUR), la plus célèbre, sans aucun doute, de toutes les homélies de saint Jean Chrysostome. Nous venons de raconter, dans l'article précédent, les événements au milieu desquels elle fut prononcée ; nous croyons donc tout à fait inutile de revenir sur ces détails.

Tandis que Chrysostome arrache à l'empereur la reconnaissance de son droit d'asile, malgré les prétoriens, le peuple se révolte à la porte de l'église. Chrysostome paraît, et, pendant que le voile du sanctuaire en s'ouvrant montrait, dans une scène un peu théâtrale, le réfugié agenouillé presque sous l'autel, qu'il enlaçait de ses bras, pâle, tremblant et couvert de cendres, l'évêque, dans un magnifique discours, célébrait le triomphe de l'Eglise sur les puissances de la terre. Eutrope est un grand coupable qui, dans la prospérité, avait osé méconnaître les droits de Dieu, et que ce Dieu a renversé dans sa colère. Pour dernier châtiment, le prêtre lui inflige du haut de sa chaire l'humiliation du pardon. C'est là le véritable esprit de cette homélie fameuse, regardée à juste titre comme un chef-d'œuvre d'éloquence, bien qu'on puisse regretter qu'en sa qualité de ministre d'un Dieu de tolérance et de miséricorde, l'orateur frappe aussi fort un ennemi abattu et demandant grâce à genoux.

Ecoutez ici célébrer de cette homélie : « Eternelle vérité, vérité actuelle surtout : Vanité des vanités, tout n'est que vanité. Où est-elle maintenant la pompe brillante du consulat ? Où sont les splendides lumières ? Où sont, et les applaudissements, et les banquets, et les chœurs et les fêtes, les couronnes et les draperies ? Et le bruyant frémissement de la ville, et, avec les courses du cirque, les acclamations triomphantes, et avec les spectateurs, leurs flatteries ? De